



Je somnolais dans ma chambre, installé sur mon lit avec un houka. Les ombres sur les murs dansaient comme des spectres, vacillant à la lueur d'une faible lampe. Le repas n'était pas encore prêt - c'est pourquoi je restais les yeux fermés, la pipe à la main, conjecturant les possibilités que j'aurais eues de vaincre à Waterloo si j'avais été Napoléon. C'est alors que je perçus un léger bruit : « Miaou ! »

J'ouvris les yeux - Sur le coup, je n'y compris rien. Je crus d'abord que c'était Wellington, soudain changé en chat, qui s'approchait pour quémander un peu d'opium<sup>2</sup>. M'étant armé d'une volonté de fer, mon premier mouvement fut de dire qu'on avait déjà bien assez récompensé Monsieur le Duc ; on ne pouvait plus continuer à le rétribuer au-delà du convenable. L'avidité quand elle ne connaît pas de borne n'est pas une bonne chose.

« Miaou ! », fit le Duc.

Regardant mieux cette fois, je constatai qu'il ne s'agissait pas de Wellington mais d'un petit chat. Je ne m'étais pas aperçu, tant j'étais accaparé par mes plans de bataille à Waterloo, qu'il avait ingurgité le lait qui m'était réservé, sans en laisser une seule goutte. A présent le bel animal, ravi de ce lait non coupé d'eau et désireux de déclarer au monde toute l'étendue de sa joie, poussait des miaulements d'une infinie suavité. Je ne saurais dire s'il n'y avait pas là comme un fond de moquerie ; ce chat me regardait, riant dans sa moustache avec l'air de penser : « Les uns s'échinent à curer l'étang, les autres se régalent du poisson. »<sup>3</sup> Je comprenais ce « Miaou ! ». Il y avait dans ce miaulement l'intention de communiquer une pensée qui me paraissait être : « J'ai bu ton lait et j'attends - Que vas-tu faire à présent ? »

Qu'allais-je faire ? Je n'en savais fichtre rien. Ce lait après tout n'était pas le mien, c'était celui de Mangala, ma vache, que mon serviteur Prasanno avait traité. Par conséquent, ce chat y avait droit autant que moi ; il n'y avait pas lieu de se mettre en colère. Cependant une coutume immémoriale enjoint aux humains de battre un chat quand il boit du lait. Et il me déplaisait de léguer à l'humanité le souvenir d'un homme qui aurait terni l'honneur de son clan en dérogeant à

l'usage. Qui sait si pour me ridiculiser ce chat n'allait pas colporter parmi les siens le bruit que Kamalakanto était un poltron ? Il convenait donc d'agir en humain. Cela étant arrêté, abandonnant à regret ma pipe et cherchant partout, je finis par dénicher un bâton avec lequel je me ruais fièrement sur le chat.

Le chat connaissait Kamalakanto ; il ne se montra nullement effrayé à la vue du bâton. Il se contenta de me regarder en bâillant et de s'écarter un peu. « Miaou ! » fit-il. Ayant saisi le sens de sa question, je laissai tomber le bâton et regagnai mon lit pour tirer une bouffée sur ma pipe. Ayant bientôt acquis une ouïe surnaturelle, je fus en mesure de comprendre tous les propos de l'animal. En substance, voici ce qu'il disait : « Pourquoi se quereller ? Faisons plutôt la paix et discutons un peu en fumant ! Pour quelle raison mangeriez-vous tout ce que ce monde fournit de poisson, de viande, de lait, de crème et autres mets succulents, et nous rien ? Vous êtes des humains, nous sommes des chats, quelle est la différence ? Vous éprouvez la faim et la soif - pas nous ? Nous ne voyons pas d'objection à ce que vous mangiez ; mais même après d'innombrables recherches, je n'ai toujours pas trouvé quelle loi vous prescrit de nous rouer de coups dès que nous tentons de nous nourrir. Accepte mon modeste conseil. Je ne vois d'autre moyen pour accroître vos connaissances que les leçons d'un quadrupède érudit. D'ailleurs, après avoir visité toutes vos écoles, j'ai le sentiment que vous avez bien compris cela depuis longtemps !

« Ecoute-moi, ô humain alité ! Qu'est-ce que le *dharma* ? Dans sa forme suprême, le *dharma* n'est pas autre chose que la bienveillance à l'égard d'autrui.<sup>4</sup> Boire cette lichette m'a fait le plus grand bien. Grâce au lait que tu m'as procuré, cette bienveillance s'est pleinement accomplie - ainsi tu as droit au bénéfique que procure le *dharma* suprême... Voler, voilà mon activité, et cette activité est la cause originelle de l'accroissement de ton *dharma*. Donc au lieu de me battre, tu devrais plutôt me récompenser ! Car je suis l'allié de ton *dharma*.

« Vois-tu, je suis un voleur, c'est un fait ; mais est-ce par choix ? Qui vole dès lors qu'il peut manger ? Tous ces gens honnêtes qu'horripile le seul nom de voleur sont nombreux à offenser le *dharma* bien plus que ne le font les voleurs eux-mêmes. C'est seulement parce qu'ils n'y sont pas obligés qu'ils s'abstiennent de voler. Cependant si les voleurs agissent comme ils le font, c'est à cause de ces gens qui amassent des biens au-delà du nécessaire sans jamais leur accorder un regard. L'infraction au *dharma* n'est pas imputable au voleur ; les responsables, ce sont ces grippe-sous. Certes le voleur est fautif, mais le riche par son avarice l'est cent fois plus. Pourquoi le voleur a-t-il droit au châtement et non l'avare qui est à l'origine du vol ?

« Regarde moi, je vais miaulant de mur en mur ; personne ne me jette même une arête. Tous les restes vont aux égouts, on les met au ruisseau, jamais on ne m'appelle. Vous avez l'estomac plein, que sauriez-vous de la faim qui me tenaille ! Ah, misère ! Seriez-vous déshonorés si vous aviez pitié du pauvre ? A mon avis, s'affliger de la souffrance des indigents est une honte, c'est une évidence. Celui qui ne fait jamais à l'aveugle l'aumône d'une poignée de riz perd le sommeil quand un souci l'accable, fût-il un grand roi. Tout le monde est d'accord pour s'apitoyer sur les souffrances d'autrui... Mais, mon dieu qui s'affligera du malheur des petites gens ?

« Dis-moi, si un illustre lettré ou un juge réputé était venu boire cette petite goutte de lait, aurais-tu accouru avec un bâton pour le battre ? Au contraire, tu lui aurais demandé en joignant les mains : « En désirez-vous un peu plus ? » Mais moi non, je n'ai droit qu'au bâton, et pourquoi ? Tu objecteras que ce sont de grands érudits, des personnes respectables. Ont-ils plus faim que moi parce qu'ils sont cultivés ou parce qu'ils sont respectables ? Fichtre non ! - *verser de l'huile sur une tête déjà huilée*<sup>5</sup>, voilà bien un travers de l'espèce humaine. Personne ne comprend la faim des pauvres. Tu prépares des banquets pour celui qui fait grise mine dès qu'on lui parle de manger - et tu roues de coups celui que tourmente la faim, le traitant de voleur parce qu'il se régale de ton riz sans avoir même eu besoin d'invitation. Quelle honte !

« Considère notre condition, tu nous vois, miaulant de maison en maison, de cour en cour, de mur en mur, cherchant partout - alors que personne ne nous jette une seule arête. Quand un chat a su gagner votre affection et se faire adopter par la famille, tenant lieu de frère auprès de la jeune épouse d'un vieillard ou de partenaire au jeu d'échec auprès du riche imbécile - alors là, il est bien nourri. Sa queue se redresse, son poil repousse et, quand ils voient pareille beauté, nombre de chats deviennent poètes.

« Maintenant, regarde à quel état nous sommes réduits - efflanqués, les os saillants, la queue basse, les dents déchaussées, la langue pendante, sans cesse criant famine : « Miaou ! Miaou ! Je n'ai rien à manger ! » Ne vous fâchez pas lorsque vous apercevez notre pelage terni. Nous avons droit à une part des poissons et des viandes de cette terre. Donnez-nous de quoi manger - ou bien nous le volerons. N'êtes vous pas attristés de voir notre cuir sombre et nos gueules émaciées, d'entendre nos miaulements chétifs et pitoyables ? Le vol est puni, n'est-il aucune punition pour la cruauté ? Pourquoi la quête du pauvre qui cherche sa pitance lui vaut-elle des coups tandis que la pingrerie du riche n'est jamais châtiée ? Kamalakanto, toi qui, consommateur d'opium, es capable de voir le futur, ne vois-tu pas aussi que c'est par la faute des riches que les pauvres deviennent des voleurs ? Pourquoi dépouiller les pauvres et amasser pour un seul la nourriture qui suffirait à cinq cents. Si l'on agit ainsi, pourquoi ne pas céder ses restes aux pauvres après avoir mangé ? Si l'on ne leur donne rien, les pauvres voleront, c'est inévitable. Car personne ne vient sur cette terre pour y mourir de faim. »

Ne pouvant en souffrir davantage, je m'exclamai : « Arrête ! Arrête, ô sage parmi les chats ! Tes propos sont gravement entachés de socialisme ! La cause de tous les désordres sociaux ! Nul ne se souciera plus de faire fortune s'il ne peut prospérer autant qu'il en la capacité ou s'il ne peut jouir de ses gains sans craindre les désagréments du vol. Alors la société ne verra pas croître ses richesses. »

Le chat répondit : « Et bien, qu'est ce que ça peut me faire ? L'accroissement des richesses de la société signifie l'accroissement des biens du riche. Si le riche n'accroît pas son bien, quel dommage y a-t-il pour le pauvre ? »

J'expliquai : « Faute d'accroissement de ses richesses, il n'y a pas de progrès possible pour la société ». A quoi, le chat répondit en se fâchant : « Qu'ai-je à faire du progrès si je n'ai rien à manger ? »

Il est extrêmement difficile de faire entendre raison à un chat. Personne, en aucun temps, n'a jamais pu faire comprendre quoique ce soit à un juge ou à un logicien. Ce chat était un juge compétent, et même un fin logicien, il est vrai, il avait donc le droit de ne pas comprendre. Aussi sans me fâcher, je lui dis : « Il est possible que les pauvres ne soient jamais indispensables au progrès, les riches en revanche le sont toujours. Par conséquent, c'est un devoir de châtier les voleurs. »

L'honorable chat répondit : « Pends les voleurs, je n'y vois pas d'objection ; mais tu dois ajouter une autre règle. Le juge chargé de punir le voleur devra jeûner durant les trois jours précédant la sentence. Au bout de ce délai, s'il n'a pas été tenté de dérober de la nourriture, libre à ce juge de pendre le voleur. Tu as levé le bâton sur moi, mets-toi au jeûne durant trois jours dès d'aujourd'hui, pour voir. Si au bout de ce temps tu ne t'es pas fait prendre dans le cellier de Nasiram, alors tu peux me battre, je ne soulèverai aucune protestation. » De l'avis des experts, lorsqu'on perd un procès, il faut prodiguer un conseil en affichant un air profond. Conformément à cette tradition, je déclarai : « Tous ces propos sont hautement immoraux, le seul fait d'en discuter est une faute. Renonce à ces égarements et oriente ton esprit vers le *dharma*. Si tu le souhaites, pour ton étude, je veux bien te prêter les ouvrages de Newman et Parker<sup>6</sup>. Et tu pourrais même tirer quelques leçons de la lecture des cahiers de Kamalakanto - En tous cas, tu seras en mesure de comprendre toute l'étendue du pouvoir de l'opium. A présent rentre chez toi. Prasanno a dit qu'il me donnerait du lait caillé demain. Viens à l'heure du goûter, nous partagerons. Aujourd'hui, ne va pas lécher le plat d'un autre ; si la faim te cause trop d'impatience, reviens plutôt me voir, je te donnerai une petite mesure d'opium. »

Le chat dit : « Je n'ai pas vraiment besoin d'opium, mais pour ce qui est de lécher des plats, j'en jugerai selon ma faim ; je prendrai en considération ta proposition de manger une assiette. »

Le chat prit congé. Kamalakanto se réjouit, tout heureux d'avoir ramené à la lumière une âme qui avait sombré dans les ténèbres.

## Notes

<sup>1</sup> Tiré de « Kamalakanta ». In *Bankim Racanabali*, vol. II. Kolkata : Sahitya Samsada, 1409 B.A., pp. 76-78. Ce texte parut la première fois en 1875 au sein du recueil satirique *Kamalakanter Daptar* (« Les dossiers de Kamalakanta ») (augmenté et réédité en 1895 sous le titre *Kamalakanta*).

<sup>2</sup> Au XIX<sup>e</sup> siècle, le pavot était largement cultivé en Inde, notamment au Bengale. Aucun interdit ne pesait alors sur la consommation de l'opium.

<sup>3</sup> Proverbe bengali.

<sup>4</sup> « [...] Le *dharma* est tout ce qui englobe les obligations socio-religieuses et représente l'ordre total, non seulement de la société humaine, mais des trois mondes dont la terre occupe le centre [...] » Madeleine Biarreau, *le Mahabharata*, vol. I, Editions du Seuil, Paris, 2002, p. 78. La définition du chat semble d'avantage bouddhiste qu'hindoue (cf. la formule « Que tous les êtres vivants soient bien portants, heureux et en paix ! »).

<sup>5</sup> Allusion à l'habitude indienne d'oindre ses cheveux d'huile pour en entretenir la vigueur, le noir et le brillant. L'expression, courante au Bengale, a le sens de flatter, flagorner.

<sup>6</sup> Il s'agit très probablement de John Henry Newman (1801-1890), ecclésiastique, théologien anglican converti au catholicisme, et de John Henry Parker (1806-1884), éditeur.